

Changement de vitesse

SYNTHÈSE [40 points]

Vous réaliserez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents.

ÉCRITURE PERSONNELLE [20 points]

Selon vous, dans quelle mesure est-il important de savoir prendre le temps ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures de l'année et vos connaissances personnelles.

CORPUS

1. David LE BRETON, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Éditions Métailié, 2012.
1. Jérôme LEBRE, « L'accélération du temps nous rend immobiles », propos recueillis par Anne-Sophie NOVEL, *Le Monde*, 3 mars 2017.
2. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation*, V, 1762.
3. Julien GRACQ, *La Presqu'île*, «La Presqu'île », José Corti, 1970.

Document 1 : David LE BRETON, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Éditions Métailié, 2012

Échappée hors du temps ou dans un temps ralenti, la marche n'est pas une recherche de performance ou une quête de l'extrême sponsorisée par les marques commerciales, elle est un effort à la mesure des ressources propres du marcheur. En musardant (1) au fil des chemins et du temps, il décide seul de son emploi du temps. Rien ne l'empêche de faire une sieste au bord de la route ou de discuter avec ses compagnons. Le marcheur réinvente la flânerie, le fait de prendre son temps. Il ne va pas plus vite que son ombre. Milan Kundera (2) regrette la disparition des flâneurs dans nos sociétés et il rappelle un proverbe tchèque à leur propos : « Ils contemplent les fenêtres du bon Dieu ». Un tel homme « est heureux. Dans notre monde, l'oisiveté s'est transformée en désœuvrement (3), ce qui est tout autre chose : le désœuvré est frustré, s'ennuie, est à la recherche constante du mouvement qui lui manque » (4). Affirmation tranquille que le temps n'appartient qu'à soi. La marche déjoue les impératifs de vitesse, de rendement, d'efficacité, elle n'en a même rien à faire. Elle ne consiste pas à gagner du temps mais à le perdre avec élégance. Il ne s'agit plus d'être pris par le temps mais de prendre son temps. En cela elle est subversion radicale dans une société qui fait loi de la terrible parole de Taylor (5) dans les usines Ford des années 20 qui ne supportait pas de voir les ouvriers cesser un seul instant de travailler : « Guerre à la flânerie. » La frénésie de la vitesse, du rendement, appelle en réaction la volonté de ralentir, de calmer le jeu. La marche est une occupation pleine du temps, mais dans la lenteur. Elle est une résistance à ces impératifs du monde contemporain qui élaguent (6) le goût de vivre. Aujourd'hui les forêts, les sentiers sont emplis de flâneurs qui marchent à leur guise, à leur pas, en leur temps, en conversant paisiblement ou en méditant le nez au vent. Seule la lenteur permet d'être à la hauteur des choses et dans le rythme du monde. Elle est l'évidence du cheminement, ce qui implique une progression attentive, voire contemplative, la possibilité de la halte pour profiter d'un lieu où se reposer. Elle est un mouvement de respiration. La

lenteur plonge au cœur de l'environnement, elle met à hauteur des sens les particularités du parcours et elle donne les moyens de se les approprier aussitôt.

© Éditions Métailié

1. Flânant.
2. Écrivain français d'origine tchèque (né en 1929).
3. Malaise et ennui ressentis lors d'une période d'inactivité.
4. Milan Kundera, *La Lenteur*, 1995.
5. Frederick Taylor (1856-1915) est un ingénieur américain qui mit en place une organisation rationalisée du travail, le taylorisme, visant à optimiser le rendement pour obtenir une meilleure productivité.
6. Retranchent, diminuent.

Document 2 : Jérôme LÈBRE, « L'accélération du temps nous rend immobiles », propos recueillis par Anne-Sophie NOVEL, *Le Monde*, 3 mars 2017

***Le Monde* : Qu'est-ce qui vous a poussé à étudier ce sujet ?**

Jérôme Lèbre : A l'origine, j'ai travaillé sur la vitesse et sur les thèses du philosophe Paul Virilio : je n'arrivais pas à être d'accord avec sa vision apocalyptique et le fait que l'accélération du monde nous mène à la catastrophe.

Cette thèse est portée par nombre de sociologues et de philosophes pourtant. Comment fait-on pour s'en dégager ?

J'ai cherché à approfondir le côté critique de l'aliénation, cette pression que l'on ressent en permanence avec ce rythme qu'on n'a pas choisi. Cela implique de regarder ce qui se passe dans l'Histoire, dans les textes très anciens ou contemporains.

En relisant Sénèque (1), Rousseau, Montesquieu, je me suis aperçu de la constance du discours tenu au sujet de cet insupportable manque de temps. Montesquieu regrettait déjà le fait que tout le monde coure autour de lui. Nombre de textes, à l'image des *Lettres persanes* (2), évoquent aussi l'Orient comme un espace où tout serait plus calme... Ces schèmes (3) sont eux-mêmes liés à la structure du temps, qui par nature nous échappe.

Cette échappée est-elle présente dans toutes les civilisations, à toutes les époques ?

Oui. Dans l'Antiquité, ceux qui n'arrivaient pas à gérer leur temps s'appelaient les agités, ou les insensés (*insanus*, celui qui n'est pas sain d'esprit, à l'origine). Ce thème de l'agitation est constant de l'Antiquité au XVIIIe siècle, avant d'être remplacé par l'accélération, par l'effet conjugué de la physique et de la technique.

Les agités rendaient responsables à la fois les autres et ce qu'on les obligeait à faire. Aujourd'hui, on accuse cet autre impersonnel qu'est la technique, mais le ressenti reste le même et repose encore sur une structure de la plainte. D'où cette question : bien que compté, le temps peut-il être vécu sans mesure ? Sommes-nous prêts à le maîtriser ?

Comment les différents courants philosophiques appréhendent-ils cette question ?

Pendant longtemps, cette question a été abordée dans une optique de sagesse, avec le désir de maîtriser son existence afin qu'elle soit la plus belle possible : sachant qu'elle sera interrompue par la mort, il faut « *faire son œuvre d'homme* », comme le dit Marc Aurèle (4). Au XVIIIe siècle, après la Révolution française, on observe une mutation des concepts, mais cette idée de sagesse est encore répandue, comme on peut le constater dans *l'Émile* de Rousseau, qui prône une éducation au temps, à la vie... Tout en insistant sur le fait qu'il faut cesser d'essayer de tout maîtriser.

Avec Bergson (5) et Heidegger (6), on envisage un temps d'existence qui échappe à la

mesure. L'existence consiste à se tenir hors de soi, et c'est cet écart à soi qui crée le temps, indissociablement dedans et dehors. L'accélération n'est que dehors, elle suppose que l'on regarde un chronomètre ; en revanche, tous les changements de l'existence, y compris collectifs, historiques, nous « arrivent » vraiment à nous (non seulement en nous), c'est ainsi que Derrida (7) comprend les événements et Nancy (8) les « mutations » de civilisation.

C'est pourquoi, aujourd'hui, le philosophe ne se glorifie pas de son intériorité et ne donne plus des leçons de vie, il cherche les signes de ce qui mute. Je cherche modestement pour ma part des changements de rythme qui pourraient commencer à faire sens dans notre civilisation : tout ne va pas plus vite (ce discours s'épuise), tout ne tient pas à des décisions d'aller moins vite (on ne décide pas tout) et ce qui s'impose à nous de plus en plus, ce sont peut-être des moments d'immobilisation...

Venons-en à cette notion d'immobilité. Se pourrait-il qu'en gagnant du temps on en vienne à être plus statique ?

Ce qui s'accélère m'intéresse moins que les variations de vitesse : ce qui va vite peut ralentir, certaines vitesses sont constantes, comme la lumière, puis certaines choses sont figées, tel le temps gestationnel (9). Dans une thèse comme celle soutenue par Harmut Rosa, on comprend que les formes d'inertie sont secondaires, liées à des réactions - les gens essaient de ralentir car ils n'en peuvent plus - ou à des dimensions fonctionnelles, comme les embouteillages. L'accélération l'emporte. Mais ce n'est pas évident : il y a de grandes constantes, comme par exemple les deux heures que met le TGV pour aller de Paris à Lyon depuis une trentaine d'années, le temps de construction et de démantèlement des centrales nucléaires, etc. Mon propos est donc de questionner ce que nous voulons voir ralentir : le désir de lenteur veut-il vraiment ce qu'il veut ?

Dans la tradition, l'immobilité est la position du sage, de celui qui prie, qui médite. L'immobilisation, c'est aussi la peine par excellence, la prison... En affirmant que tout s'accélère, on oublie que la prolifération des e-mails nous immobilise devant les écrans. Et si nombre de choses vont plus vite, il y a aussi une tendance qui prolonge le temps, telles les séries télé qui nous font suivre une histoire pendant des semaines, dans un déroulement temporel qui n'est pas accéléré. La vitesse se transforme en de multiples moments d'inertie.

© *Le Monde*

1. Philosophe stoïcien (1- 4 av. J.-C. et 65 ap. J.-C) qui défend une approche rationnelle de l'ordre du monde.
2. Publié en 1721, ce roman épistolaire de Montesquieu rassemble la correspondance fictive entre deux Persans, qui voyagent en Europe, et leurs proches restés en Perse.
3. Représentations qui structurent la pensée.
4. Empereur romain et philosophe stoïcien (121-180).
5. Henri Bergson, philosophe français (1859-1941).
6. Martin Heidegger, philosophe allemand (1889-1976).
7. Jacques Derrida, philosophe français (1930-2004).
8. Jean-Luc Nancy, philosophe français (né en 1940).
9. Relatif à la gestation.

Document 3 : Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation*, V, 1762

Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps, et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudrait être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de là ; nul ne veut vivre aujourd'hui ; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vite, ils mentent ; ils payeraient volontiers le pouvoir de l'accélérer ; ils emploieraient volontiers leur fortune à consumer leur vie entière ; et il n'y en a peut-être pas un

qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étaient à charge, et au gré de son impatience celles qui le séparaient du moment désiré.

Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui serait fort embarrassé de ses heures s'il n'avait le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'en occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne saurait que faire ; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier (1) la nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré ? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte ; vivre et jouir seront pour lui la même chose ; et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

1. Dénigrer.

Document 4 : Julien GRACQ, *La Presqu'île*, « La Presqu'île », Éditions Corti, 1970

C'était maintenant le moment le plus glorieux de la journée : l'air était si léger que Simon, pour le pur plaisir de respirer, baissa les glaces de la voiture ; cet air frais, et la couleur d'or de la journée déjà fléchissante, lui montait à la tête comme un vin. Il regardait devant lui l'ombre de la haie qui s'allongeait jusqu'au milieu de la route, et de temps en temps, sur sa droite, le sommet de la colline où montait au-dessus de l'horizon la pointe d'aiguille du clocher de Coatliguen (1). Il se sentit de nouveau un moment heureux comme il l'était toujours sur la route à la fin d'une belle journée, quand l'ombre des poteaux télégraphiques commence à s'allonger sur les chaumes et que les vitres des fermes tapies prennent feu au loin l'une après l'autre dans le soleil oblique ; le blanc de chaux d'une tour de moulin, devant lui, flambait dans le soleil : la campagne devenait un théâtre où un doigt de feu, délicatement, venait toucher et allumer la touffe de gui d'un pommier isolé dans sa pâture, l'ardoise mouillée d'une gentilhommière au creux de sa chênaie : tout devenait embuscade, apparition, flamboiement aussitôt éteint qu'allumé. Mais déjà, au bord de la route, passaient çà et là des mares songeuses, endormies entre leurs lentilles d'eau, où la nuit tapie attendait l'heure de monter et de s'élargir.

« Il faudrait que cette heure ne finisse jamais », se dit-il en faisant un soupir d'aise, comme il lui en venait parfois lorsqu'il se reposait allongé auprès d'Irmgard (2). « Parce qu'elle est celle-ci et nulle autre, et aussi parce qu'elle vient *avant*. » Le sentiment de l'heure mûrissante, du temps en route irrésistiblement vers son fruit, logeait en lui comme dans une femme grosse (3) : l'envie lui venait par instants de fermer les yeux. Il pressa l'accélérateur : la voiture bondit sur le chemin plat, mais presque aussitôt il laissa tomber sa vitesse : il ne tenait pas à dévorer si vite le ruban enchanté.

© Éditions Corti

1. L'autre nom de la presqu'île de Guérande.

2. Maîtresse de Simon qu'il attend toute la journée et qu'il va rejoindre dans la soirée.

3. Enceinte.